GEORGES VALOIS

L'Homme qui vient

Philosophie de l'Autorité

Ce langage est dur.



NOUVELLE
LIBRAIRIE NATIONALE
85, RUE DE RENNES
PARIS



L'Homme qui vient

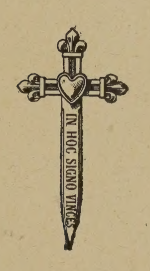
Il a été tiré de cet ouvrage cinq exemplaires sur papier de Hollande.

GEORGES VALOIS

L'Homme qui vient

Philosophie de l'Autorité

Ce langage est dur.



NOUVELLE
LIBRAIRIE NATIONALE
85, RUE DE RENNES
PARIS

AUX MIENS,

et tout particulièrement

A MES ENFANTS

G. V.

Ham. O, I die Horatio ;
The potent poison quite o'er -crows my spirit :
I cannot live to hear the news from England ;
But I do prophesy the election lights
On Fortinbras : he has my dying voice ;
So tell him, with the occurents, more and less
Which have solicited. THE REST IS SILENCE.

SHAKESPEARE, *Hamlet*, V, 2.

INTRODUCTION

« Ce langage est dur. » Et parce qu'il est tel, et parce qu'il fait ainsi penser à la « dureté » que recommandait Nietzsche, plusieurs personnes, à qui j'ai communiqué le manuscrit de cet ouvrage, ont eu l'impression, et m'en ont fait part, qu'il s'en dégageait, au moins dans les premiers chapitres, une odeur nietzschéenne : de la dureté, une admiration de l'énergie qui peut paraître excessive, un mépris parfait pour celui qui est inapte à vivre, une sorte d'immoralisme césarien [1], ce sont là, en effet, quelques caractères nietzschéens. L'esprit de ce livre est

1. Le chapitre VI, *César, ou celui qui fait du désordre avec de l'ordre*, qui témoigne de mon souci d'ordre (et non du triomphe à tout prix) a été ajouté peu avant l'impression de l'ouvrage.

pourtant bien éloigné de l'esprit nietzschéen ; mais cela ne veut pas dire que Nietzsche n'est pour rien dans l'effort qui m'a conduit aux pieds du Christ. Il faut rendre à Nietzsche ce qui lui appartient. Je tiens à bien marquer ce qui est à lui dans cet ouvrage, parce que c'est un devoir de reconnaissance, et parce que cela permet d'apporter quelque éclaircissement dans un problème intellectuel de ce temps.

Je dois à Nietzsche ma libération. A l'époque où nous pataugions dans le marécage démocratique et humanitaire, où nous avaient plongés nos bons maîtres de la petite science et où nous gaspillions notre énergie à résoudre d'ineptes problèmes, tels que celui-ci, dont Carlyle donna la formule : « Étant donné un monde de fripons, tirer une honnêteté de leur action unie » — unie *librement*, selon l'esprit du temps, — ou bien encore : « Remplacer la Foi par quelque chose qui sera tout ce que l'on voudra sauf une foi », — à cette époque nous avons reçu de Nietzsche un coup de fouet qui nous ramena à considérer avec sincérité les vraies réalités. Nietzsche, avec une certaine brutalité, interrompit nos bêlements, nous dé-

pouilla de notre misérable défroque humanitaire, et nous contraignit à nous regarder nous-mêmes sans pitié : c'est par lui que nous vîmes pour la première fois ce qu'est cet amour de l'humanité que l'on nous avait enseigné : un faux amour, en vérité, — une ruse inventée par les impuissants pour *désarmer* les concurrents, leur enlever tout désir d'élévation, et affaiblir leur concurrence. Nous étions précisément parmi ceux qui avaient été désarmés, et dont la vraie force, l'énergie, était enchaînée par l'œuvre des pédagogues de tout ordre de la troisième République. — C'est pourquoi nous reconnûmes Nietzsche comme un libérateur ; lorsque nos maîtres de la petite science nous répétèrent : « C'est par la raison et la liberté que l'humanité s'élève », nous leur répondîmes : « Non point : c'est par la force et la contrainte ». Et nous connûmes enfin un nouvel amour pour l'humanité, un amour que l'on peut dire *impitoyable*, — cet amour que j'ai retrouvé plus tard dans l'Évangile, et dont la parabole des talents donne, me semble-t-il, l'essence. Voilà ce que nous devons à Nietzsche : à la fin du XIXe siècle, il a été le libérateur de notre énergie ; de quoi

nous lui gardons beaucoup de reconnaissance.

Il peut paraître étrange que nous, Français, nous ayons eu besoin des enseignements de cet étranger brutal pour revenir à la vraie vie : des esprits qui n'ont pas connu le désordre intellectuel s'en étonnent, et citent les noms des nôtres, dont l'esprit fut certes mieux équilibré que celui de Nietzsche, et dont la fréquentation nous eût été aussi profitable. Il y a de Bonald, et de Maistre, et Comte, et Taine, et, tout près de nous, quelques autres. C'est vrai. Mais il faut savoir ceci : que pour nous, par l'œuvre de nos éducateurs rusés, ces vrais maîtres étaient tarés. — Réactionnaires, nous avait-on dit. C'est vulgaire, reconnaissons-le : cela suffisait pourtant à nous en éloigner. On n'osa point nous montrer Comte sous cet aspect; mais avec quelle habileté fit-on le silence sur son œuvre !

Au contraire, on ne nous avait pas appris à nous défier des étrangers, et l'on n'eut point le temps de nous voiler Nietzsche ; il entra chez nous avec tant de brusquerie et de brutalité que l'on n'eut pas le temps de le reconnaître et que l'on n'osa pas ensuite le masquer : c'est pourquoi son action put s'exercer sur nous, si

prompte et décisive. A son action, pour être juste, il faut adjoindre celle de quelques autres étrangers : des faiseurs de contes, un Kipling, un Wells, par d'autres moyens, agirent heureusement sur nous, par leur ironie, et parfois par leur mépris. Pour mon compte, j'ajoute le nom d'un autre Anglais, qui est parmi les plus grands, Carlyle, et je pense que quelques Français me comprendront [1]. La fierté de race de ces étrangers nous fit désirer de retrouver notre propre fierté et notre propre grandeur. C'est alors que nous revînmes aux nôtres avec le souci de trouver une discipline, et quelque chose de plus, *l'ordre*. Car ces étrangers, en somme, ne nous suffisent point : avec eux, nous pratiquons le culte de la Force ; mais nous autres Français nous entendons pratiquer, lorsque nous équilibrons notre esprit, un culte plus parfait : celui de l'ordre.

Ce n'est pas Nietzsche qui nous l'enseigne : avec

1. Je dois ajouter que, pour l'intelligence de l'économie du monde moderne, je dois beaucoup à M. Georges Sorel, connu comme écrivain socialiste, mais qui est surtout un philosophe de haute valeur et sur l'œuvre de qui les socialistes officiels se taisent, d'ailleurs, unanimement.

lui, on peut presque se réjouir de vivre dans le désordre de l'état républicain, car on y découvre mille commodités pour atteindre un certain type de sur humain ; mais un Français qui revient à l'ordre reconnaît aisément dans ce sur humain un type inférieur d'humanité, ce que nous nommons le politicien, type correspondant, dans notre temps, au brigand des temps féodaux, — un individu qui réalise évidemment pour son compte une élévation, par des moyens médiocres (il est vrai les moyens du moindre effort), mais qui ne sert en aucune manière l'élévation de l'Homme, la croissance de l'espèce. Nous cherchons donc ailleurs ; mais ni Taine, ni quelques-uns de nos frères aînés ne se sont prononcés nettement sur le fondement de l'ordre ; et de Bonald et de Maistre n'ont pas les arguments qui nous touchent, à cette époque de notre vie. Faut-il ajouter que Comte, alors, nous demeure suspect, et que son appel aux forces de conservation nous donne une inquiétude : c'est que nous sommes encore tourmentés par l'équivoque darwinienne. Évolution, évolution, cela signifie progrès ; et progrès ne s'oppose-t-il point à conservation ? Persistante cause d'incer-

titude. Il est vrai que l'on prédit [1] qu'un jour viendrait où l'on verrait que toute cette science que l'on dresse contre la tradition justifiera précisément toutes les institutions traditionnelles. Il y a quinze ans, ce jour n'était pas venu. Nous vivions dans cette espérance (entretenue par tous les faux docteurs qui exploitèrent, pour des fins politiques, le darwinisme [2]) que, au bout de l'évolution, l'humanité atteindrait le bonheur, un état à peu près analogue à l'état paradisiaque. Après Nietzsche, nous vîmes, au terme de l'Évolution, le Surhumain. Et nous conservions

1. M. Paul Bourget.

2. Ce darwinisme, interprété par les sectaires anticléricaux, a servi de support à la philosophie anarchiste et socialiste. On le trouve dans l'esprit dreyfusien. Au début de l'agitation dreyfusienne, en 1898, dans un cercle fondé « pour la défense de la vérité et de la justice », un socialiste, M. Eugène Fournière, terminait une causerie par l'annonce de cette nouvelle que l'on venait de trouver à Java le pithécanthrope qui soudait la chaîne simiesque à la chaîne humaine. La nouvelle était accueillie avec allégresse par l'auditoire, je dirai presque avec une allégresse *religieuse*. Ces anarchistes voyaient là une confirmation de leur croyance à l'évolution des êtres vers un « avenir lumineux de vérité et de justice ».

toujours quelque dédain pour les fervents du passé, les empêcheurs de progrès, les conservateurs. Mais...

Mais depuis, le jour annoncé est venu. Cette justification de la Tradition que l'on attendait de la Science, nous en possédons aujourd'hui les moyens, que nous devons à l'effort génial d'un Français, M. René Quinton, dont l'œuvre, qui complète d'une manière inattendue l'œuvre darwinienne, détruit la contradiction que nous avions cru voir entre ces deux termes « Conservation » et « Progrès », nous montre qu'ils sont au contraire les deux élements essentiels de la civilisation, et disons mieux, de la vie, et nous fournit par là même la base solide de notre nouvel équilibre intellectuel. Ajoutons qu'elle nous indique une voie pour notre force, un emploi de notre propre vie. Lorsque nous nous demandons, l'esprit plein des paroles de Nietzsche : « Oui, nous voulons réaliser le surhumain; mais qu'est donc le surhumain, et quelle est sa voie ? » M. Quinton nous répond :

« En face des variations de tout ordre que peuvent subir au cours des âges les différents habitats, la vie animale, apparue à l'état de

cellule dans des conditions physiques et chimiques déterminées, *tend à maintenir*, pour son haut fonctionnement cellulaire, à travers la série évolutive, ces conditions des origines [1] ».

Et encore :

« En face du refroidissement du globe, la vie fit effort pour maintenir artificiellement dans ses tissus la haute température originelle. » Ainsi, devant ce fait : « la vie... apparue à l'état de cellule par une température déterminée, tend à maintenir, pour son haut fonctionnement cellulaire, *chez des organismes indéfiniment suscités à cet effet*, cette température des origines. »

Quelle lumière ! C'est comme si une volonté divine nous était soudainement révélée. Une loi fondamentale de la vie nous apparaît, avec les obligations qu'elle nous impose, à nous, individus qui portons le fait divin qu'elle est. Que sommes-nous donc ? Des organismes suscités par la

1. *L'eau de mer, milieu organique* (Paris, Masson et Cie, éditeurs, 1904). On trouvera un exposé parfait des travaux et des découvertes de M. Quinton dans une étude de M. Jean Weber, « Les théories biologiques de M. René Quinton », publiée dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, numéro de janvier 1905.

mystérieuse volonté qui commande à la vie, à l'effet de maintenir le fait Vie dans ses conditions des origines, et cela sur une planète qui va sans cesse se refroidissant, et dont l'état extérieur, par conséquent, s'oppose de plus en plus au maintien de ces conditions. Nous sommes, en quelque sorte, si j'ose dire, des vases (des vases sacrés, aujourd'hui) à l'intérieur desquels sont maintenues, isolées du milieu extérieur hostile, ces conditions des origines qui permettent au fait Vie de se perpétuer, et qui, le milieu extérieur devenant de plus en plus hostile, doivent, par un effort intérieur de la Vie qu'ils contiennent, épaissir indéfiniment leurs parois.

Comment, dès lors, nous apparaît notre tâche, notre devoir, notre nécessité, pour durer ? — Strictement, comme une œuvre de conservation. Il ne s'agit point pour nous de réaliser quelques fantaisies individuelles, les aspirations plus ou moins vagues de notre « Moi », ou bien le bonheur pour tous ; notre tâche est précise : par un effort incessant, conserver le fait Vie. Et comment conserver la Vie? C'est ici que nous apparaissent liés indissolublement les deux termes qui nous paraissaient contradictoires : *Conser-*

vation et *Progrès*. Tout organisme ne peut servir la conservation du fait Vie que par un effort incessant de progrès ; sa nécessité est d'augmenter sans cesse, contre l'hostilité du monde inorganique, les protections de la Vie, et par conséquent d'accroître la résistance de ses tissus au froid, de se créer, au besoin, de nouvelles formes, de nouveaux organes qui lui permettront de mieux défendre la vie contre cette hostilité du monde extérieur, et de se procurer, parmi les matériaux mêmes du monde inorganique, les nourritures qui lui serviront à entretenir en lui ce feu intérieur, cette température des origines, indispensable à la conservation de la Vie. On ne peut plus parler du progrès destiné à faire le bonheur des hommes, ni de « meilleur devenir » : le meilleur devenir n'est plus qu'un mot ; le mieux est réalisé depuis les origines, et c'est à le maintenir, contre des forces qui tendent à le détruire, que nous devons travailler. Ce n'est pas la recherche de notre bonheur qui importe ; il n'y a point pour nous, sur cette terre, d'autre but que celui-ci : travailler à augmenter les protections de la vie. Notre volonté disparaît ; c'est une volonté supérieure à la nôtre que nous

devons suivre, celle du fait Vie qui nous emploie pour durer. Nous sommes ses serviteurs, comme ce fait est lui-même serviteur d'une volonté plus haute et inconnaissable. — Souvenons-nous donc ici de la parole du Christ : « Il faut que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé » (*Jean*, IX, 4). Ainsi parle la science nouvelle : il faut que nous accomplissions les œuvres du fait Vie ; et ce qui fait notre valeur, c'est l'ardeur que nous apportons à accomplir cette tâche.

Mais comment l'accomplir ? Reportons-nous pour le savoir aux nécessités des origines. Quelle est alors la loi de l'être qui veut durer? Sa loi est celle-ci : accroître les protections de la Vie qu'il porte contre le Froid grandissant, et par conséquent réaliser un double accroissement : externe, en poils ou plumes, ce qui est une protection immédiate ; interne, en provision de chaleur sous la forme des graisses, ce qui est une protection de prévoyance, destinée à le garantir contre une disette soudaine. Mais cet accroissement est nécessairement ; limité fatalement, un jour doit venir où le fardeau de cet accroissement même, que l'organisme doit porter sur lui-même, excédera ses forces, et alors, devenu incapable de

proportionner son accroissement à l'hostilité grandissante du monde extérieur, l'être succombera, et le fait Vie périra avec lui. Le péril semble inévitable, et pourtant il ne l'a pas été, ne l'est point, et ne paraît pas devoir le devenir. Pour lutter contre lui, un être a été suscité : c'est l'Homme, qui, lui, est capable de réaliser ce double accroissement sans en charger sa propre charpente. Ainsi apparaît-il comme un « vase d'élection ». De riches et infinies possibilités ont été placées en lui. Construit effectivement de limon terrestre, le voici chargé par Dieu de perpétuer le fait Vie. Sa destinée dès lors se sépare de celle de tous les êtres : Prométhée, enfant de Dieu, à lui d'entretenir, avec les possibilités qui lui ont été données, par une industrie sans cesse perfectionnée, le Feu divin qui protège la Vie, et les abris du Feu [1].

1. Il est à remarquer que le Quintonisme nous fournit les moyens d'établir les sciences et arts qui concernent la vie de l'homme. — Le but de toute activité organique étant le maintien de ces conditions des origines qui ont été déterminées, et ce but ne pouvant être atteint que par la conservation et la mise en œuvre d'une puissante énergie cellulaire, on découvre aisément les fondements d'une *morale*, science de la conservation de l'énergie,

*
* *

Telle est la destinée de l'espèce Homme ; et telle va être sa discipline d'espèce : « L'homme doit augmenter sa carapace[1] », c'est-à-dire, par le *travail*, augmenter ce que nous appelons la civilisation, ses cultures du sol, et son utilisation des pierres et des métaux pour l'établissement de ses protections contre le Froid. Par là même, la voie du Surhumain nous est indiquée : c'est le travail, et l'organisation du travail qui entretient la civilisation.

Mais si le travail est la loi de l'espèce, ce n'est point la loi de l'individu. Que recherche en effet l'individu ? Il recherche la moindre fatigue, la moindre douleur. Et quelle voie son énergie prend-elle dans l'œuvre de vie ? Elle suit la voie du moindre effort. Voici donc la loi de l'homme, considéré comme individu :

d'une *politique*, science des directions de l'énergie, d'une *économie*, science de l'emploi industriel de l'énergie, d'un *art*, représentation des triomphes de l'énergie. Le sociologue, avec ces éléments, n'a plus qu'à chercher par quels organes, par quels moyens de contrainte, les lois de ces sciences et les règles de l'art peuvent être appliquées.

1. Paroles de M. Quinton.

« *L'homme est un être dont l'énergie, comme toute énergie, suit la voie de la moindre résistance, du moindre effort, dont la sensibilité recherche la moindre fatigue, la moindre douleur, et que son instinct de conservation dirige vers le moindre risque.* »

Or, que comporte pour lui la loi du travail ? — Elle comporte le plus grand effort et la plus grande fatigue, car tout effort de travail que fournit l'homme est hors de proportion avec l'effort qu'il aurait à fournir pour la satisfaction immédiate du besoin qu'il éprouve dans le moment où il accomplit cet effort ; elle comporte en outre le plus grand risque, car tout produit de travail étant, par sa nature même, extérieur à l'homme se trouve exposé à être détruit ou à lui être dérobé, et l'effort de l'homme est donc ainsi exposé à être totalement perdu pour lui.

Par conséquent, mathématiquement, l'individu, de son libre mouvement, ne peut se déterminer à suivre la loi du travail.

Je pense qu'il convient de méditer profondément sur cette contradiction ; la clé de nos problèmes sociaux est dans la solution même de ce problème des origines, qui est le problème

capital : *Liberté ou Autorité?* Quelle est la solution de la nature ? Cette solution doit être la nôtre, dans l'intérêt de notre civilisation, de notre espèce, de la vie.

La solution de la nature, c'est : *Autorité*. Puisque la loi du travail n'était pas et ne pouvait devenir la libre loi de l'individu, le fait Vie, qui voulait durer dans l'espèce humaine, conduisit les individus à se contraindre les uns les autres, par la force, à suivre la loi du travail ; et celui qui put maintenir cette loi fut nécessairement le plus énergique, celui qui possédait la plus haute activité cellulaire, celui que nous nommons vulgairement le plus fort. Ainsi se trouve légitimée, dans l'intérêt de la vie, la domination du plus fort : le maître, l'aristocrate, le prince, la colonne de l'autorité, c'est l'organe par lequel l'espèce contraint les individus à suivre la loi du travail qui est son salut.

Cette constatation doit nous dicter notre conduite, et nous guider dans le choix que nous avons à faire, au xxe siècle, d'une organisation politique. Nous possédons désormais une connaissance rationnelle qui nous permet de déterminer avec précision quelle forme de gouverne-

ment sert le plus parfaitement possible les intérêts de la civilisation.

Il ne peut être question pour nous de résoudre ce problème avec nos préférences sentimentales ou nos fantaisies d'imagination. Un point fixe domine tout : l'intérêt de la civilisation. En ne considérant que cet intérêt, le problème étant posé avec les données qui ont été établies plus haut, nous arrivons à cette conclusion : la forme de gouvernement rigoureusement nécessaire est celle que nous nommons *monarchie légitime*.

Personnellement, c'est contre mon vœu premier que j'aboutis à cette conclusion : toute mon éducation, depuis le jour où j'appris à parler, a été faite contre ce gouvernement ; et lorsque j'ai écrit les premières lignes de cet ouvrage, j'étais loin d'en prévoir la conclusion monarchique. Renouvelé comme je l'avais été par Nietzsche, j'étais séduit, je le répète, par l'état républicain où je voyais précisément de nombreuses possibilités d'élévation individuelle ; mais parce que je devais considérer, à cause même de ma première constatation, l'intérêt de la civilisation, je dus voir que ces élévations indivi-

duelles, dans l'état républicain, se produisaient sans aucun profit pour la civilisation, puisqu'elles étaient nécessairement amenées à se réaliser (en vertu de la loi du moindre effort) non par la voie industrielle (celle qui « augmente la carapace de l'homme »), mais par la voie de cette guerre atténuée qu'est la lutte électorale.

Telle est notre conclusion, rationnelle, scientifique. Certains, qu'elle trouble dans leur paresse d'esprit, la jugent inopportune et, se dérobant derrière un faux-semblant de raison, nous disent : Puisque vous vous soumettez aux faits, que ne vous soumettez-vous à ce fait contemporain, la démocratie ? Il est bien vrai que la démocratie est un fait ; *mais c'est un fait de décomposition* : voilà pourquoi nous ne pouvons, nous qui recherchons la vie et l'accroissement, nous y soumettre.

Est-ce tout ? Et cette organisation politique monarchique suffit-elle pour assurer le progrès de la civilisation ? —Par les mêmes moyens rationnels qui nous servent pour la détermination de l'organisation politique, nous arrivons à reconnaître qu'il doit exister, au-dessus de l'État (cet organe de l'espèce pour l'emploi de l'énergie),

un autre organe, un autre pouvoir, celui-ci universel, et veillant *à la conservation de l'énergie*, — au salut des âmes : c'est le pouvoir religieux. On verra devant quel pouvoir religieux nous nous inclinons. Mais que l'on ne se méprenne point là sur le sens de nos paroles : il ne s'agit point de *concilier* la religion et la science, la foi et la raison : dans cet effort rationnel qui nous conduit à la Religion, il ne faut voir aucune tentative d'explication des faits religieux par la raison ; — mais il faut voir la raison détruisant elle-même les chaînes qu'elle avait forgées pour la foi. Aucune science ne peut nous donner la foi; mais il est une demi-science qui étouffe notre foi. C'est l'œuvre de cette demi-science que nous détruisons ; avec notre raison, nous arrachons à sa captivité notre foi, qui jamais ne meurt en nous, puisque vivre est un acte de foi.

Voici donc enfin la règle éternelle de vie, telle qu'elle nous apparaît dans sa plénitude : respecter l'autorité, travailler et prier. Mais quoi, dira-t-on, tant d'efforts pour arriver à suivre une loi que suivaient nos pères, et à pratiquer une sagesse qui était celle des plus simples parmi nos ancêtres ? — Oui ; mais il y a

quelque chose de changé ; la solidité de cet édifice moral est accrue. Notre père, *l'homme qui a été*, agissait par tradition ; et sa foi, son acceptation de la loi du travail, son respect de l'autorité, pouvaient être entamés et même détruits par des sophismes ; notre enfant, *l'homme qui vient,* agira de même, mais sans craindre aucune attaque de la demi-raison, car il aura détruit, avec sa raison, tous les obstacles que la demi-raison avait dressés devant notre foi ; conscient, il ne pourra être détourné, par aucune tentative de la fausse science, de la voie de son salut.

Travailler et prier : toute la dignité de l'homme est là, et toute sa grandeur. Et tout devoir humain, toute *nécessité* humaine, se résume essentiellement en ces deux mots. Travailler pour vivre et pour croître, pour élever l'homme, et prier pour conserver la force de travailler et la volonté d'élévation. — Le reste, ainsi parlait l'immortel Anglais — *le reste est silence.*

Octobre 1906.

L'HOMME QUI VIENT

L'HOMME AU FOUET, OU LE PREMIER NOBLE, OU LE PREMIER CAPITALISTE, OU L'INITIATEUR DE LA CIVILISATION.

Après la chute, au temps où nos pères vivaient dans l'état de nature, c'est-à dire au temps où rien ne les distinguait des autres animaux, quand ils menaient une existence précaire, au jour le jour, cueillant des fruits, tuant des bêtes, se cachant la nuit dans les trous où la griffe de l'ours ou du tigre venait déchirer leurs songes, il y a eu un homme qui s'est dit :

— Cela n'est pas une existence d'*homme* ! Cela n'est pas vivre ! Moi, je veux.

Les autres grognaient déjà depuis longtemps des choses semblables ; des nuits, ils se levaient et criaient vers le ciel :

— Qu'avons-nous fait aux bêtes pour qu'elles nous tuent ? Dis-leur donc qu'elles nous laissent en paix.

Et quand ils crevaient de faim à cause de la sécheresse :

— Tu n'es pas *juste !* Tu nous gorges une année, et tu nous laisses mourir l'autre.

Lui, il connut des pensées confuses dans sa tête et des sentiments amers dans son cœur. Il éveilla ses frères à coups de poing :

— Écoutez :

Il ne faut pas attendre que le tigre vienne nous attaquer ; il faut aller le tuer dans la forêt ;

Quand il y a trop de fruits, il faut en garder pour le temps où il n'y en aura pas assez.

Un vieil homme lui répondit :

— Le tigre, nous ne savons où il est ; les fruits, ils pourriront. C'est bien : tu n'as rien à dire. Il viendra le temps de justice où toutes les bêtes mauvaises seront mortes, où il y aura toujours des fruits, où le froid ne fendra plus notre peau.

Les autres le regardaient d'un air soupçonneux.

Il dit alors :

— Cueillez des fruits pour moi ; moi, j'irai tuer le tigre.

Cela ne faisait point leur affaire : quand ils étaient rassasiés, ils se couchaient sur le sol, cherchaient leur vermine et ne voulaient plus faire le moindre effort, pas plus pour eux-mêmes que pour d'autres. Certains, cependant, cueillaient encore des fruits, mais c'était pour les lancer dans la mer et faire des ronds sur l'eau ; ils regardaient cela d'un air profond : c'étaient les artistes.

Ils se recouchèrent, et lorsqu'ils le crurent endormi, ils se dirent l'un à l'autre :

— Celui-là est à craindre. Il pense, il fait des projets pour n'être plus semblable à nous ; il veut s'élever au-dessus de nous. C'est un ennemi : il faut le tuer avant qu'il ait nui.

Mais l'autre était parti dans la forêt. C'était à coup sûr un homme fort, aux poings solides, à l'esprit prompt : ayant deviné les pensées de ses frères, il les guetta, en battit un certain nombre, en assomma un ou deux tout à fait, tua le tigre et revint avec une chose de son invention, un bâton auquel il avait lié la queue du tigre : *le Fouet.*

— Et maintenant, dit-il, TRAVAILLEZ !

Alors, ils virent dans leurs têtes, comme des faits accomplis, tout ce qu'ils avaient rêvé, et en sentirent en même temps tout le poids sur leurs épaules, car il était souvent arrivé qu'ils désiraient plus que ce qu'ils avaient et qu'ils rêvaient à des arbres à fruits poussant régulièrement auprès de leurs tanières, et à des abris moins humides que leurs cavernes, et souvent aussi ils en avaient parlé tous ensemble ; et parfois l'un d'eux avait cassé des branches qu'il avait plantées dans le sol, commençant ainsi un enclos ou une maison. Mais *nul* d'entre eux *jamais* n'avait mené à bien ce qu'il avait commencé, parce que *nul* ne pouvait se contraindre à endurer le mal d'épaules que donnait le *travail*, cet effort sans récompense immédiate. Et tous, dès qu'ils sentaient la fatigue entre leurs épaules ou dans leurs reins, se disaient : « A quoi bon ? » ou « à demain », et laissaient crever l'arbre déplanté et pourrir le pieu.

Ainsi prit fin le règne de la paresse qui est au fond de notre nature, et commença le règne de l'effort et la civilisation. L'homme marchait au milieu de ses frères avec son fouet à la main et

disait : « J'ai froid : construisez-moi une maison ; je veux avoir des fruits toute l'année : plantez des arbres devant ma porte. » Il leur faisait défricher le sol et semer des graines, et disait quand venait la récolte : « Mettez cela dans *mes* greniers, car tout ce que je vous oblige à produire est à moi, car sans moi, vous seriez encore des chiens errants, et moi qui vous ai réunis, je vais maintenant vous donner à manger. Et vous aurez ainsi plus encore que ce que vous auriez eu si vous étiez demeurés des chiens errants, et vous le mangerez en plus en toute paix et sécurité, car, moi, au-dessus de vous, je veille au tigre, à l'ours et à l'autre homme qui nous menace. — Mais pour le reste, c'est la *plus-value* que j'ai donnée à l'emploi de votre force, et c'est ma part, et je la garde pour bien nourrir mes enfants et faire d'eux des hommes robustes qui ne craindront point d'aller seuls au-devant des bêtes de la forêt et qui vous mèneront comme je vous mène. »

Et les autres s'inclinaient et murmuraient :

— Que ton nom soit loué, ô victorieux, car le fouet que tu tiens dans ta main est comme le désir que nous avions de nous élever au-dessus

de nous-mêmes. Frappe-nous donc, maître, si tu nous aimes, et ne nous abandonne pas, afin que nous ne redevenions pas des chiens errants et que nous ne retournions pas à la paresse des animaux. Frappe-nous pour que nous demeurions des hommes.

I. — COMMENT L'HOMME NE PEUT SORTIR DE LA BÊTE QUE PAR L'AUTORITÉ.

La civilisation, qui est l'effort de l'espèce pour se maintenir vivante dans un milieu de moins en moins favorable, ne peut exister que par l'autorité, car elle repose sur deux faits qui ne sont jamais libres : le travail individuel et la discipline dans le travail commun.

Le travail n'est pas libre, car, étant le plus grand effort, il n'est pas la forme spontanée de l'activité de celui qui l'accomplit (dont l'énergie, comme toute énergie, suit, dans l'état de liberté, la voie du moindre effort), et il ne peut commencer d'être et durer que par une contrainte exercée par un homme sur un autre homme : il est la mise en valeur, l'utilisation de l'homme par l'homme.

Qu'est-ce que le travail ? C'est un effort en vue d'une satisfaction lointaine ; c'est une fatigue, une peine, une douleur dans le présent, pour un

plaisir, une joie dans le futur. Tuer une bête pour la manger aussitôt, cela n'est pas un travail ; c'est un acte animal où la satisfaction suit immédiatement l'effort ; mais traîner les restes d'une bête dans une cachette pour s'en nourrir le lendemain, c'est un travail. C'est précisément cet acte, cet effort que l'individu humain ne peut se déterminer à faire de son propre mouvement, parce qu'il n'a aucune raison d'agir lorsqu'il est rassasié, et que le vague désir qu'il a de s'assurer par avance la nourriture du lendemain ne peut triompher de son désir de ne rien faire. Libre, ne dépendant que de lui-même, il borne ses efforts à ce qui lui est strictement imposé par la nécessité du jour. Il se peut que son instinct le pousse à dépasser cette nécessité ; mais il ne peut y avoir que commencement d'exécution, car la fatigue l'empêchera bientôt de voir le résultat, et il cessera son effort dont il ne comprendra plus la raison. S'il raisonne, tous les arguments sont contre l'effort : La viande ne pourrira-t-elle pas avant qu'il mange ? Les hommes ou les bêtes ne viendront-ils pas la dérober ? — Voilà donc une satisfaction très improbable, confiée à un avenir plein de risques

extrêmes, pour une fatigue présente, certaine. L'un l'emporte inévitablement sur l'autre. Et il y a quelque chose de plus puissant que tout raisonnement : c'est la paresse naturelle de l'animal, expression de la loi du moindre effort.

Ainsi rôdent nos pères, durant des siècles, à la limite de l'animalité et de l'humanité. Et ce n'est ni par l'effort libre de l'individu ni par les efforts de tous librement associés qu'ils peuvent passer cette limite. La libre association des paresses individuelles ne peut être que l'organisation et la consécration de la paresse commune. Ils ne se partageront pas les besognes, les uns chassant, les autres veillant dans l'abri le produit de la chasse, et construisant peut-être des huttes ou plantant des arbres à fruits, parce que tous sont égaux et que tous veulent prendre part à la chasse, qui est un plaisir ; nul ne veut demeurer à la caverne. « Pourquoi moi plutôt que toi ? » Et en effet, il n'y a aucune raison pour que ce soit toi plutôt que moi. Mais il en vient une enfin : c'est celle de l'homme qui se lève, avec la mort dans son regard, et qui répond : « Parce que je le veux ! »

Quel est-il celui-là qui va s'imposer aux autres

et les obligera à faire tout ce qu'ils ont rêvé ? Est-ce celui qui, plus paresseux que tous, veut se faire nourrir par eux ? Est-ce celui dont les désirs sont plus nombreux et plus ardents et dépassent ses forces ? Est-ce celui qui, las des bavardages et des gémissements de ses frères, a résolu de les contraindre à réaliser leurs espérances ? Est-ce celui qui, ayant conçu un meilleur moyen de vivre et craignant d'être frustré dans la répartition des profits, décide de s'imposer comme chef pour s'assurer la plus belle part, sa juste part d'inventeur ? Ou est-ce simplement l'*ambitieux* qui, se connaissant des muscles puissants, veut avoir le plaisir de dominer ? Il est tout cela, et plus et moins, et il est en tout cas l'homme le plus fort et le plus brave, celui qui peut discipliner les efforts de tous ; qui trouve les raisons d'agir pour tous ; qui a la foi dans sa propre énergie.

Ses frères, qui sont maintenant ses esclaves, il les *libère* de l'animalité par le travail qu'il leur impose. Il les entraîne vers les hauteurs de l'homme : il est le premier maître, le premier conducteur, le premier noble. Il est aussi le premier utilisateur des énergies humaines, le

premier accumulateur de travail, le premier capitaliste. Les hommes avant lui ne conservaient rien de leurs efforts et gaspillaient leur énergie dans le bavardage et le jeu : maintenant qu'il les a réunis et qu'il les fait travailler, ils produisent chaque jour plus que ce qui est nécessaire pour le jour même. Ce surplus, cette plus-value, qui sans lui n'existerait pas, est ce qui lui revient, et de ce revenu il fait trois parts :

Une pour sa vie quotidienne ;

Une qu'il réserve pour l'avenir incertain ;

Et une pour les esclaves, afin qu'ils ne regrettent pas le temps où ils vivaient libres comme les animaux, et afin qu'ils prennent goût à la besogne.

Et quand, debout à son seuil, il regarde ses serviteurs semer paisiblement les graines dans la terre, là où autrefois ils couraient dans la brousse, poursuivis par les bêtes féroces, il peut lever la tête avec orgueil :

Il est l'Initiateur de la Civilisation.

II. — AU-DESSUS DE L'ARISTOCRATE.

L'aristocrate est essentiellement le même homme que l'esclave. Lui non plus, lorsqu'il sera rassasié, il n'aura plus de raisons d'agir. S'il domine et s'il persévère dans la domination, c'est que cela est un plaisir ; s'il fait travailler, c'est que cela lui procure des plaisirs et qu'il prend un plaisir immédiat à commander, à exercer sa volonté sur ses serviteurs. Mais ne croira-t-il pas bientôt qu'il lui suffit de s'étendre au soleil pendant que ses esclaves travaillent ? Où donc trouvera-t-il la raison qui le forcera d'agir sans plaisir immédiat, qui l'obligera à souffrir pour trouver les activités nouvelles qui augmenteront la richesse, alors qu'il est si doux de jouir sans faire d'efforts ? Les esclaves demandent chaque jour que tu leur donnes quelque chose de plus, et c'est une loi de la nature qu'il faut monter ou descendre. Où donc est le fouet pour l'homme au fouet ?

Il y a la crainte de l'autre aristocrate qui

s'est armé pour lui prendre ses esclaves et les richesses qu'il accumule dans sa maison;

Il y a la crainte de l'esclave qui voudrait prendre sa place;

Il y a la crainte que tous les esclaves se révoltent, lui disent : « Que gagnons-nous à te servir, si nous n'avons rien de plus que ce que nous avions lorsque nous étions des chiens errants » ? et le massacrent parce qu'il les a trompés ;

Et plus tard, quand la religion vient et qu'un prêtre s'est établi sur sa terre, il y a la crainte des châtiments dont Dieu le menace par la voix du prêtre s'il manque à sa tâche de conducteur.

Ainsi la civilisation s'élève, devient plus intense et accroît ses moyens, les aristocrates contraignant les esclaves, les esclaves contraignant les aristocrates, pour le plus grand bien de l'espèce.

III. — COMMENT CESSE LE VÉRITABLE ESCLAVAGE.

Les hommes demeurent essentiellement les mêmes. La bête des premiers jours est encore en nous, prête à tout instant à nous ramener dans la forêt.

Ce qui change, c'est la contrainte, ou plutôt la forme de la contrainte que l'homme exerce sur l'homme. La contrainte se transforme et s'atténue peut-être. Un temps vient où il n'est plus nécessaire de maintenir l'homme en esclavage ni de le frapper pour le faire travailler.

C'est que notre instinct a été éduqué au cours des siècles et que nous considérons le travail religieusement. Ne croyons-nous pas à l'ordre divin : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » et à l'impératif « Le travail est un Devoir », ce devoir échappant à toute critique et connaissance rationnelles ?

Mais cela ne suffirait pas à nous éloigner à jamais de la Bête, et si c'étaient là nos seules contraintes, nous les ferions bientôt tomber et

nous reprendrions le goût de la paresse. Et n'en est-il point parmi nous qui ne croient ni à la parole de Dieu ni à celle de l'Homme de Kœnigsberg ?

Il y a en vérité autre chose qui a remplacé la contrainte de l'esclavage. C'est qu'il n'y a plus de terres libres où nous puissions nous évader pour reprendre l'existence animale. Toutes les terres sont devenues *propriétés*, chacune appartenant à un seul homme qui veille, armé, à ce que nul ne touche aux arbres à fruits. Ceux qui n'ont point de propriété ne sont-ils pas obligés de travailler pour celui qui est propriétaire ?

Car c'est bien ainsi qu'est advenue cette transformation de la contrainte : tant que les hommes n'ont pas été assez nombreux pour occuper toutes les terres ; tant qu'ils n'ont pu trouver l'organisation qui leur permît d'y exercer une surveillance effective, il est resté des terres libres où les esclaves pouvaient s'enfuir et vivre sans travailler des produits naturels. Alors il était nécessaire de maintenir l'esclavage, d'avoir la propriété de l'homme, afin d'avoir le droit de le frapper pour le faire travailler. Mais quand toutes les terres ont été prises et qu'on a pu les

surveiller, alors on a pu abolir l'esclavage sans compromettre la civilisation. Il n'était plus nécessaire de battre les hommes puisqu'ils venaient d'eux-mêmes au travail, rien ne poussant sur les grandes routes, l'état de voleur comportant trop de risques pour les timides, et le nombre possible des mendiants étant très limité.

C'est ainsi que les hommes aujourd'hui travaillent *librement*.

IV. — LA VRAIE LÉGITIMITÉ.

Un temps vient où les aristocrates, qui ont perdu le souvenir des nécessités de premier établissement, n'ont plus la force et les capacités de se maintenir dans leur situation, en abandonnent les charges et veulent en conserver les avantages. « Nous sommes, disent-ils alors, *légitimes* », car ils veulent remplacer l'énergie qui leur manque par une fiction qui engendrera l'inertie chez les esclaves. C'est vouloir tromper Dieu. Certes, vous êtes des maîtres légitimes, quand vous êtes de vrais conducteurs d'hommes. L'aristocratie est légitime parce qu'elle est la condition nécessaire de la civilisation ; mais les aristocrates peuvent cesser de l'être, s'ils manquent à leur tâche. Mais cela paraît inévitable que les aristocrates ne soient plus un jour à la hauteur de leur tâche, non seulement parce que, à la longue, le plaisir l'emporte chez eux sur l'effort, que la foi et la crainte s'affaiblissent, mais aussi parce que le monde

change et qu'il faut des qualités nouvelles pour le diriger, et ces qualités, ce ne sont point celles que leur tradition a cultivées.

Et les esclaves disent : « Nos maîtres ne valent rien, ils empêchent le progrès ; il faut les jeter hors de nous. » Car les esclaves sont le réservoir de l'énergie, et il est né parmi eux des envieux, des ambitieux, des hommes forts, des esprits ardents, des inventeurs de tâche, des combinateurs, et c'est leur voix que l'on entend. Mais c'est aussi la voix de ceux qui ne sont rien que des esclaves, car ils auraient honte maintenant de retourner à la Bête et ils acclament les nouveaux hommes qui vont les entraîner vers les nouvelles hauteurs.

Quand donc les aristocrates sont épuisés et qu'ils sont des mensonges de conducteurs, les esclaves se révoltent irrésistiblement, non parce que les aristocrates ne sont plus assez forts pour les maintenir, mais parce qu'ils sont incapables de les conduire et les laissent redevenir des bêtes qui vivent dans des tanières et mangent des racines, tandis qu'eux, confiants dans leur « légitimité », gaspillent les efforts de leurs pères dans les plaisirs. Alors les esclaves

font les Révolutions françaises. Et l'instinct du groupe tout entier décrète : « Il nous faut de véritables conducteurs : *La carrière ouverte aux talents !* »

V. — LE RENOUVELLEMENT.

Ce n'est pas en vérité une nouvelle ère qui commence, un changement de base pour le monde. L'ordre va se reformer selon les mêmes directions qu'autrefois. Mais le monde rejette ses inutilités, les poids morts qui entravent sa vie, et il rajeunit ses forces. Ce n'est pas une rupture de la tradition, c'est le retour aux origines de la tradition. Il faut à la tête du monde non pas des désabusés, des hommes trop rassasiés, des dédaigneux, des sceptiques, mais des enthousiastes, des hommes pleins d'appétits, avides des jouissances du commandement, et des croyants.

Car ceux-ci peuvent accomplir leur tâche d'aristocrates avec amour, ardeur et aveuglement, et ils sont capables de surexciter toutes les énergies. Ce n'est pas eux qui craindront d'être dupes de la vie.

C'est alors que se manifestent les nouveaux conducteurs qui s'avilissaient comme subalternes et qui grinçaient des dents dans les bas fonds :

les scribes d'ambassade, les sergents raccommodeurs de souliers, les orateurs de cabaret, les politiques de carrefour et les journalistes qui tenaient leur plume comme une épée, et ceux même qui n'avaient pas encore eu la révélation d'eux-mêmes : les boulangers, les serruriers et les valets d'écurie.

Chacun s'avance, avec sa bande de partisans, comme un baron du moyen âge avec ses vassaux. Ils ne sont pas la négation de la noblesse, ils sont la nouvelle noblesse. Pillards, voleurs, tripoteurs des fonds publics, maîtres chanteurs parfois. C'est possible. Ils n'ont point le temps d'établir leur fortune honnêtement, par les nouvelles forces d'industrie et de commerce, et on ne les reconnaîtra définitivement que lorsqu'ils auront réuni autour d'eux les signes de leur force ; il faut bien que l'on puisse mesurer, à la grandeur de leurs appétits, ce qu'ils sont capables d'administrer dans la nation. Ils prennent l'argent, les valeurs, pour s'assurer l'exercice de leurs facultés, comme autrefois les barons prenaient les terres. — La fortune publique à qui peut s'en servir pour le plus grand bien du pays. « Malhonnêtes gens », disent les « légi-

times » aristocrates. Comment avons-nous nommé vos pères, aristocrates, les fondateurs de vos légitimités, ceux qui ont pris nos terres ? — Nous les avons nommés *Conquérants*.

Et maintenant qui prendra la direction suprême? Il faut, pour le savoir, qu'ils se battent entre eux, comme autrefois les premiers conquérants, pour établir une vraie hiérarchie, et pour que le plus fort se révèle incontestablement, comme Charlemagne. Et quand il se montre, ils se liguent tous contre lui, comme jadis les barons contre le roi, — mais c'est pour le faire grandir et pour l'éprouver. Quand il les a tous vaincus, ils ne doutent plus, ils savent qu'il est assez fort pour les conduire à la victoire : sois donc loué alors, toi, seul et vrai maître, vrai conducteur, vrai roi, ô toi Napoléon !

VI. — CÉSAR, OU CELUI QUI FAIT DU DÉSORDRE AVEC DE L'ORDRE.

Bien que César soit des plus grands parmi les maîtres, bien que l'on puisse le nommer « vrai roi », parce qu'il est, au moment où il établit son pouvoir, l'auteur d'une œuvre vraiment royale, qui est la paix, l'ordre imposé à tous, il n'est qu'un faux roi, un roi de l'heure, sans liens royaux avec le passé et l'avenir, alors qu'un roi authentique est un roi de la durée, fils et père de roi, anneau de la chaîne royale qui maintient unies, dans le temps et l'espace, toutes les parties de la nation.

« Usurpateur », disent les fidèles serviteurs du souverain dépossédé et les cousins royaux. Et ta colère, ô César, et ton mépris, et ta rude volonté de vivre roi, et notre admiration, et notre amour pour toi, ne peuvent faire taire ces voix ni celle qui répond en toi et en nous : « Vérité. »

Et pourtant César est là, assis sur un trône,

la couronne sur la tête, et tenant le sceptre à la main. Pourquoi donc n'est-il point roi ?

Pouvons-nous appeler « père » celui qui entre dans notre maison lorsque nous sommes en révolte contre l'autorité paternelle, nous aide à tuer notre père, rétablit ensuite l'ordre dans la maison et dit : « Je suis le chef de la famille et le maître des biens » ?

Pas plus que nous ne pouvons nommer « père » cet homme, nous ne pouvons acclamer « roi » César. Car un roi n'est pas roi seulement par ses vertus individuelles, par la force personnelle avec laquelle il peut imposer son pouvoir : mais il est roi comme membre d'une famille. Et pourquoi n'est-il point roi par sa seule vertu ? C'est parce qu'un royaume, une grande nation, ne peut pas être l'œuvre d'un seul individu ; c'est parce que cette œuvre exige des siècles qu'elle ne peut être que l'œuvre d'une famille, et une seule famille peut accomplir cette tâche, parce que, seule, une même famille, suivant toujours une même tradition, peut imposer aux hommes une même paix, une même direction, un même effort de progrès, une même âme, afin qu'ils soient attachés à la nation non

pas seulement par le lien personnel qui les unit à leur souverain, mais par des institutions communes qui protègent leurs intérêts confondus, par les liens d'une solidarité qui unit leur existence à l'existence nationale dans le passé et l'avenir, par les liens séculaires d'une âme commune. Et voici pourquoi César n'est point un roi authentique : ce n'est pas lui l'héritier de cette œuvre ; ce n'est pas lui qui a créé ces liens ; ce n'est pas lui qui peut continuer l'effort de la famille royale, parce qu'il n'a pas hérité de son père le sens de cet effort. Et cette paix qu'il vient de recréer, ce n'est pas par son seul effort qu'elle est durable, c'est grâce à l'action de la famille qu'il a dépossédée.

Mais ce n'est pas seulement l'illégitimité de sa souveraineté qui nous empêche de le reconnaître. C'est que l'ordre qu'il crée est la négation de l'Ordre. Car il détruit la paix et la nation en voulant en faire sa paix et sa nation. Sa fortune appelle le malheur sur la nation ; sortie de la révolution, elle engendre la révolution. Lorsque César s'assoit sur le trône, mille ambitieux frémissent de joie, car il leur donne l'assurance que leurs désirs les plus insensés peuvent être

satisfaits. Chacun veut être César à son tour, et lorsque sa vigueur décline, ils se liguent pour détruire l'ordre même qu'il a créé, afin de pouvoir prendre la place suprême qu'il a désignée à leurs convoitises en l'usurpant. Et tous, pour légitimer leur action, disent au peuple : « Ne craignons point le désordre : c'est le mouvement même de la vie ; dans l'agitation grandissent les héros. Et si le désordre devient trop grand, il se trouvera toujours un homme pour rétablir l'ordre : souvenez-vous de César. »

Et c'est ainsi que par ton œuvre d'ordre même, ô César, l'Ordre est détruit dans ses fondements. Et c'est pourquoi tu entends toujours, malgré les acclamations, malgré l'enthousiasme des foules, malgré le sacre du Dieu des batailles, la voix qui flétrit ta gloire en te criant : « Usurpateur ! Usurpateur ! »

VII. — LE CONDUCTEUR DANS NOTRE TEMPS.

La domination de l'homme au fouet est éternelle. Mais il ne lui suffit plus, dans notre temps, d'être capable de commander et de faire travailler dans les champs. Soldat ou laboureur, cela est tout à fait insuffisant. Il lui faut être aussi chef d'industrie ou de commerce. — Il lui faut inventer des travaux, concevoir des trafics, combiner des associations de capitaux, grouper et utiliser les énergies accumulées et les énergies vivantes. Et il lui faut aussi, comme à l'ancien aristocrate, l'esprit de lutte et l'esprit de risque.

Car la scène des origines se reproduit chaque jour. De même qu'autrefois il fallait risquer ce capital qu'était le premier effort pour une satisfaction incertaine, il faut risquer aujourd'hui ce que l'on possède pour un profit incertain. — Tu peux tout perdre, dit l'expérience. L'un répond : « Mieux vaut tenir que courir. Avec le fruit de mon épargne, j'achète du Consolidé. » C'est

l'esclave. L'autre : « Qui ne risque rien n'a rien. Je risque tout. » C'est le futur aristocrate, celui que nous nommons aujourd'hui « patron ».

Ainsi commence la sélection. Et plus tu risques, plus tu t'élèves, ton rang dans la hiérarchie capitaliste étant fixé par ton audace, comme autrefois celui de l'homme noble dans la hiérarchie des guerriers par sa vaillance. Tel s'arrête petit fabricant de boutons ; tel autre devient roi de l'acier.

Ce n'est pas tout que de risquer. Comme autrefois le premier noble entraînait ses esclaves vers les meilleures terres, il faut que le patron entraîne ses salariés vers les meilleures affaires. Il faut en outre qu'il soit capable d'inventer un travail et une manière d'en placer les produits ; il faut enfin qu'il connaisse les hommes et sache comment il peut utiliser leurs talents et diriger leur énergie.

Mais il faut qu'il soit par-dessus tout le *Maître*, celui avec qui on ne discute pas, qui doit décider de tout et qui excite les énergies défaillantes, et dont on craint la parole comme un fouet. Car à quoi lui serviraient toutes ses autres qualités s'il n'avait pas la vertu du com-

mandement? Les sans-propriété sont bien venus lui dire : « Donne-nous de quoi vivre : nous travaillerons pour toi. » Mais ils sont toujours disposés à faire semblant de travailler. — Ne compte pas sur leur loyauté, car la paresse de l'homme est bien plus puissante que sa loyauté, et ils trouveront de bonnes raisons pour se justifier à leurs propres yeux : « Nous en ferons toujours assez », diront-ils. Ne finiraient-ils pas par ne plus rien faire du tout si tu avais peur d'eux et si tu n'osais leur dire : « Ne vous endormez pas sur votre ouvrage » ?

Voici donc ce qu'est le conducteur dans notre temps :

Celui qui risque son avoir et ses efforts ;

Celui qui invente des tâches pour les hommes ;

Celui qui invente de nouvelles utilisations des choses de la nature ;

Celui qui sait le mieux choisir les hommes qu'il faut pour un travail ;

Celui qui sait le mieux utiliser les énergies des hommes ;

Celui qui sait le mieux choisir l'occasion d'agir ;

Celui qui est capable de discipliner et de commander.

VIII. — LE SOCIALISME OU LE RETOUR A LA BÊTE.

Si la domination de l'homme au fouet doit être éternelle, c'est que la Contrainte sera éternellement nécessaire pour que l'homme travaille. Car le travail ne sera jamais un plaisir. Au contraire, il devient une peine de plus en plus grande, de plus en plus éloignée de ce qui est notre plaisir animal, et que n'adoucit pas toujours la certitude de son utilité. Il est des tâches que le serviteur accomplit en croyant qu'elles ne servent en rien la civilisation et qu'elles n'existent que pour le caprice, la fantaisie personnelle d'un aristocrate ; parfois même leur haute utilité est à peine entrevue, ou point du tout, par ceux qui ordonnent de les exécuter. Et chaque fois que l'on invente des tâches nouvelles, les prolétaires disent : « Cela ne servira à rien, » ou bien : « Cela va compliquer la vie. »

Si la contrainte cessait, ils continueraient de travailler pendant quelque temps, parce qu'ils

seraient entraînés par la longue habitude laborieuse de l'instinct, mais ils iraient en descendant. Ils nommeraient des « Centralisateurs de Travail » à qui ils donneraient le « mandat impératif » de supprimer toutes les tâches dont ils ne voient pas l'utilité, et ensuite toutes celles qui compliquent la vie, et aboutiraient ainsi à supprimer toute civilisation, même la plus élémentaire, — car la première étincelle qui jaillit du frottement de deux morceaux de bois a aussi compliqué la vie. Et enfin ils s'étendraient sur le sol en disant : « Nous voulons faire ce qui nous plaît; nous ne voulons plus de contrainte. » Après quoi il n'y aurait plus qu'à recommencer l'histoire, — ou à mourir.

C'est ainsi que le socialisme, qui veut abolir toute contrainte, est le Retour à la Bête.

Ils disent : « L'intelligence et la science nous conduiront au progrès. » Mais pour appliquer les découvertes de l'intelligence, la science, il faudra toujours de l'énergie et des efforts, et c'est précisément cela, qui est capital, que les hommes ne consentiront point volontairement ; quand il faudra se fatiguer, ils demanderont,

comme aux premiers jours : « A quoi bon ? Nous ne sommes pas certains que cela réussira. » Et si on leur crie scientifiquement qu'ils retournent à la Bête, ils inventeront une philosophie pour justifier ce retour et répondront : « Les animaux sont bien plus heureux que nous. Ils ne filent ni ne tissent. N'est-ce donc point la suprême sagesse que de vivre comme eux ? »

Car la science ne sert de rien à l'homme pour sa conduite. L'homme ne fait d'effort sur lui-même que par la crainte d'un autre homme ou de Dieu. L'ivrogne et le débauché *savent* qu'ils vont à leur déchéance s'ils persistent dans leurs vices ; mais ils y demeurent, malgré leur science, jusqu'à la mort.

Ils disent encore : « Les machines feront le travail pour nous. » Mais il faudra d'abord faire les machines, et quand elles seront faites, il faudra leur préparer la besogne et les diriger. Et ce sera encore un effort ; ce ne sera qu'un effort d'attention et d'intelligence, mais ce sera quand même un effort pénible. — Vous ne sentirez plus la fatigue entre vos épaules ou dans

vos reins; mais vous la sentirez, aussi aiguë, dans vos doigts, dans vos yeux et votre tête. Et lorsque vous serez las de voir tourner les fuseaux et glisser les navettes, que ferez-vous, si personne n'est derrière vous pour vous contraindre à demeurer devant la machine pendant le temps nécessaire? Vous irez fumer des cigares dans les jardins publics, laissant la machine se conduire elle-même. Et lorsque vous reviendrez, elle aura éclaté et aura mis le feu à l'usine.

Ils disent enfin : « Il n'importe, le Socialisme doit être, parce qu'il est la Justice. » — C'est bien cela, vous ne voulez plus faire d'efforts. Vous ne dites pas : « Il sera parce que nous le voulons », ce qui serait encore un effort; mais : « Nous demandons la Justice ! » A qui la demandez-vous, insensés? Puisque vous avez détruit Dieu, il n'y a plus personne au-dessus de vous pour vous la donner. Vous ne croyez qu'aux lois de la nature : c'est une loi de la nature que celui qui a la force de lutter pour vivre vit, et que celui qui ne l'a pas doit mourir. Et ce que vous appelez la Justice, l'état que vous désirez

sous ce nom, c'est l'état où vous pourrez jouir en toute paix et sécurité de vous-mêmes et de l'univers sans effort et sans lutte contre autrui. C'est l'équilibre parfait, c'est la mort.

C'est pourquoi cette prétendue œuvre de progrès et de vie, le Socialisme, est en vérité la pire œuvre de régression et de mort.

IX. — LE SIGNE.

Le socialisme est une absurdité théorique, mais son existence est un signe.

Et voici ce qu'il exprime du groupe qui l'a engendré :

Que les maîtres ont dépassé la limite *d'utilisation* et atteint l'exploitation, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas toujours donné aux esclaves cette part qui est la compensation de la perte de leur liberté animale et l'encouragement à la besogne ;

Ou bien que les maîtres ne sont plus assez fertiles en inventions de travaux et qu'ils ne sont plus capables d'organiser la discipline ;

Ou bien que les maîtres épuisés, ne croyant plus à eux-mêmes, ne peuvent plus gagner la confiance des esclaves et ne sont plus assez forts pour les entraîner à l'effort ;

Vu de l'autre côté, c'est :

Que la part faite aux esclaves n'est pas suffisante pour les attacher au régime ;

Ou bien que les esclaves sont fatigués, ce qui

revient à dire que l'on a abusé inconsidérément de leurs forces et qu'ils préfèrent l'abêtissement libre à l'abêtissement par la contrainte d'une civilisation qui leur donne plus de douleur que de joie ;

Ou bien qu'il n'y a plus chez eux de réserves d'énergie, et qu'il ne naîtra plus parmi eux de nouveaux maîtres, riches d'ambition et de passion.

Cela montrerait que le groupe tout entier est épuisé.

Indique-t-il simplement enfin que des énergies, n'ayant pu trouver leur utilisation pratique, s'exercent dans le vide de la place publique, et que de nouveaux maîtres sont nés qui, n'ayant pu se faire de place dans un monde trop encombré, veulent prendre la place des maîtres établis en se faisant aider par les esclaves à qui ils promettent tous les bénéfices du changement ?

Mais il faut se défier de ces maîtres possibles qui ne sont aujourd'hui que des *démagogues*.

X. — *LE DÉMAGOGUE OU LE FAUX CONDUCTEUR.*

Défions-nous du démagogue : c'est un faux chef avec un faux visage de lutteur. Car tandis que le vrai chef entraîne les hommes à l'effort, excite leurs énergies, leur fait donner plus que ce qu'ils donneraient s'ils étaient abandonnés à eux-mêmes, le démagogue les entraîne à la diminution de l'effort. Le démagogue est un homme faible qui a beaucoup d'ambition ; qui veut le pouvoir et ses avantages et n'a point la force ni le génie nécessaires pour le conquérir et le conserver. C'est un homme qui n'a point la force de s'imposer aux hommes comme chef de bande ou organisateur de travail et qui veut néanmoins être à leur tête. Et comme il ne peut les exciter à l'effort, au travail, il les invite à la paresse, au repos. C'est ainsi qu'il devient une sorte de chef : il est l'organisateur du Plus Grand Repos. Car, pour se mettre à la tête des hommes, il faut leur promettre des avantages, et quels avantages peut promettre le démagogue (lui qui

n'est ni guerrier, ni financier, ni chef d'industrie, ni trafiquant, ni possesseur de terre) à ceux qui viennent l'écouter sur la place publique, ceux qui ont exécuté tout le jour les pensées et les ordres des maîtres, et qui sont, maintenant que c'est le soir, fatigués de leur travail ?

« Je vous promets moins de fatigue », dit-il. C'est la seule chose qui puisse leur faire plaisir et provoquer leurs applaudissements. C'est ainsi qu'il devient l'Homme qui conduit à la Moindre Fatigue.

« Comment feras tu ? » lui demandent alors les esclaves.

Malheur à lui s'il répond : « Je vous fournirai les moyens de vous défendre : il faudra que vous fassiez l'effort de les utiliser, car votre triomphe dépendra de vos efforts. » « Ennemi du peuple ! lui crieraient les esclaves, veux-tu que nous nous imposions une plus grande fatigue pour obtenir la moindre fatigue ? Et si cela dépend de nous, qu'avons-nous besoin de toi ? »

Il faut bien qu'il réponde : « Nommez-moi votre législateur, et je décréterai en votre nom que vous devez moins travailler », car c'est leur demander non l'énergie, mais l'inertie

Mais il ne peut s'arrêter là ; quand il a promis moins de travail, c'est-à-dire plus de loisirs, il faut qu'il promette encore plus de profits, car les esclaves voudront employer leurs plus grands loisirs à jouir de plus de satisfactions, de plus de plaisirs, et il leur faut pour cela plus d'argent.

Comment feras-tu, Démagogue, pour leur donner plus d'argent avec moins de travail ?

« Nous ferons la Révolution, crie le Démagogue aux esclaves. Vous êtes, travailleurs, les créateurs des richesses sociales, et tout le profit de votre travail va dans les poches de ceux qui vous exploitent : c'est ce profit que je veux vous rendre en décrétant que vous êtes les propriétaires de la terre et des moyens de production.

« Vous me nommerez administrateur de vos richesses : je serai votre égal ; je ne gagnerai pas plus que vous : tout le profit sera également réparti entre nous. Voilà comment je vous donnerai plus d'argent avec moins de travail. »

Et voilà où le Démagogue est un homme dangereux et l'ennemi de la civilisation. Quand il aura fait la Révolution, il demeurera l'homme

de la Plus Grande Satisfaction pour la Moindre Fatigue. Ce n'est pas lui qui commandera les hommes, ce sont eux qui le commanderont ; n'a-t-il pas dit que le peuple est le vrai souverain ? Il sera le législateur ; mais non point le législateur qui impose des lois, des volontés, mais celui qui enregistre des non-volontés. Car les hommes ne lui diront point : « Donne-nous des lois qui nous feront travailler, » mais : « Moins de fatigue, par la loi. »

Comment feras-tu alors, ô Démagogue, pour donner toujours moins de fatigue et plus de profit ?

XI. — CRÉATEURS DES RICHESSES SOCIALES.

Quand les travailleurs n'étaient pas corrompus dans leur esprit par les démagogues, et quand ils raisonnaient et parlaient suivant leur instinct, ce qui est mieux que de raisonner et parler suivant la raison du XIXe siècle, ils disaient de l'homme qui construisait une usine et les appelait à y travailler : « Celui-là est un bienfaiteur public : il nous donne du travail, il nous fait travailler et nous rend plus riches. » Ainsi parlent encore, dans les campagnes, les hommes qui vivent près de la nature et qui conservent le sens des réalités.

Les travailleurs des villes et tous ceux qui ont été corrompus par la démagogie socialiste disent aujourd'hui : « Nous sommes les vrais créateurs des richesses sociales, car c'est nous qui produisons. Les patrons nous tiennent par la force brutale et nous exploitent ; ils nous volent

le produit de notre travail : nous sommes des exploités. »

Écoutez, « prolétaires » : c'est un des vôtres qui vous parle; car mon père et ma mère étaient des prolétaires, et moi, je suis encore parmi vous. Nous ne sommes pas exploités, nous sommes *utilisés*, c'est-à-dire que notre force est dirigée par d'autres dans le sens de la plus grande production. On trouve pour nous des manières d'employer notre énergie et toutes nos capacités, et l'on excite et l'on dirige nos efforts. Je vous l'ai déjà dit : un homme ne fait d'efforts que contraint par la volonté d'un autre homme. C'est pourquoi nous avons des maîtres. Et nous ne sommes pas des inventeurs de travaux : c'est pourquoi nos maîtres nous font exécuter les tâches qu'ils inventent. Et ces qualités que nous n'avons pas et qu'ils ont, c'est cela qui leur est payé par ce profit que vos démagogues ont appelé « plus-value » et qui est en vérité une plus-value donnée par eux à notre énergie de labeur ; c'est la différence entre ce que nous produirions si nous étions « libres » dans une nature où la terre appartiendrait à tous et ce que nous produisons, excités et dirigés par eux, dans

un état où ils ont pris la terre et les « moyens de production » pour nous obliger à travailler.

Que produirions-nous si nous étions libres sur une terre libre ? Rien de plus que ce qui serait strictement nécessaire à notre existence de chaque jour. C'est cela qui demeure, depuis le temps où nous avons cessé d'être de libres animaux, la base du salaire des travailleurs. Voilà pourquoi il y a une « loi d'airain » des salaires qui les empêche de s'élever au-dessus de ce qui est nécessaire à la vie dans le moment où nous vivons. Et la perte de notre liberté est compensée par une part qu'ils nous donnent sur leurs profits, « gratifications de fin d'année », et par notre participation à l'accroissement général de la civilisation, et encore par l'espérance que nous avons d'avoir une plus grande part, une part de maître, dans les fruits de cette civilisation, pour nous-mêmes ou pour notre descendance. Car il n'y a ni race d'esclaves ni race de maîtres ; celui qui a la vertu du commandement et le génie de l'organisation peut devenir un maître ; il n'a pas à lutter contre des privilèges de caste : car il n'y a point d'autres privilèges que ceux que Dieu nous donne dans le sein de notre mère :

l'énergie et le talent. Voyez ce qu'étaient ces rois du pétrole, de l'acier, de la houille : il y a cinquante ans, c'étaient de petits esclaves d'Écosse ou d'Irlande.

XII. — LA PART DU MAITRE, ET POURQUOI IL DOIT Y AVOIR UNE PART DU MAITRE.

Hommes faibles et rusés, vous dites du maître : « S'il est la pensée, qu'il se contente de cet honneur et de cette joie. Faut-il, parce qu'on est pensée et esprit, qu'on se gorge de richesses ? » Mais d'abord il n'est pas seulement la pensée, mais l'énergie et l'audace d'être seul pour trouver le moyen de faire vivre une bande, le souci et la responsabilité. Personne ne lui mâche la besogne ; il faut qu'il la prépare chaque matin et qu'il y songe à chaque instant de sa vie, et cela l'empêche de jouir des plaisirs ; il ne se repose jamais complètement, car il ne peut jamais éloigner de son esprit les préoccupations que lui donne sa direction et les craintes de perdre tout ce qu'il a engagé dans ses combinaisons.

Tandis que vous, salariés, vous trouvez chaque matin la besogne toute prête, et vous n'avez plus qu'à l'exécuter dans le sens qui vous est indiqué. Et quand vous avez fini votre journée,

vous rentrez chez vous et vous ne vous occupez plus de rien que de satisfaire vos sens ; et à ceci vous pouvez vous donner complètement, car ce n'est pas sur vous que pèse la responsabilité de l'entreprise, et vous savez bien que quelqu'un y pense pour vous.

N'y a-t-il donc entre vous et le maître aucune différence que la pensée ? Et le rôle du maître est-il une joie ? La récompense peut-elle en être simplement un honneur ?

Il y a entre vous et lui la différence de l'effort, car le maître est celui qui est capable du plus grand effort, constamment soutenu. Et son effort, pas plus que celui qu'il vous excite à faire, n'est une joie ; c'est, comme tout effort, une fatigue et une peine. Quelle est la récompense de votre effort? Votre salaire. Voudriez-vous que la récompense du plus grand effort du maître fût l'honneur, c'est-à-dire votre seule reconnaissance, sans aucun profit matériel ? Mais c'est vous-mêmes qui avez formulé ces principes : « Toute peine mérite salaire » et « On ne travaille pas pour la gloire ». La peine du maître seule, selon vous, ne devrait pas être rétribuée ?

Hommes faibles et rusés, vous avez la vue

courte. Pour une petite satisfaction dans le présent, vous sacrifieriez tout l'avenir. « Donnez-nous la part du maître », criez-vous. Mais si l'on supprime la part du maître, qui donc voudra être maître, qui donc voudra assumer le tourment, la responsabilité, l'effort que comporte la tâche de direction ?

Qui donc consentirait à se priver de plaisirs pour chercher des combinaisons avantageuses pendant que vous regarderiez se coucher le soleil ? Qui donc entreprendrait de vous exciter à la besogne, et de surveiller votre travail, et de s'exposer ainsi à attirer sur lui le mécontentement que vous causerait la fatigue ? Qui voudrait porter tout ce fardeau s'il ne devait tirer de son action nul profit supérieur au vôtre ? Mais même s'il se trouvait parmi vous un homme qui le voulût prendre, simplement pour la gloire, pour attirer les regards sur lui, quel intérêt aurait-il à toujours chercher à mieux faire, c'est-à-dire à croître lui-même et à vous faire croître? Le maître, dans notre régime, est poussé par vous ; car il sait que vous enviez sa part, et il craint que l'un de vous devienne aussi fort que lui et lui prenne sa place ; et cela l'excite à mieux

faire, à tirer de soi toutes ses ressources, à devenir plus fort afin de demeurer celui qui est le meilleur conducteur, qui donne à l'action commune les plus larges profits. Qu'arrivera-t-il s'il n'a plus de profit ? Il ne se sentira plus jalousé par vous, ni menacé dans une situation qui n'aura pas plus d'avantages que la vôtre, et laissera s'affaiblir son énergie. Ainsi ne croissant plus, décroîtra-t-il, et vous avec lui.

Il faut craindre encore plus l'homme qui serait tout à fait désintéressé, qui trouverait dans l'action toute la récompense de son effort et vous en laisserait à tous également tous les profits matériels. Car le plus grand profit vous viendrait avec le moindre effort, et vous vous en remettriez complètement à lui. Quelle raison auriez-vous de faire le plus petit effort, puisque sans effort tous vos désirs seraient satisfaits par lui ?

Ainsi deviendriez-vous des hommes veules, et la source même de l'énergie se tarirait en vous. Et ce serait encore votre propre avenir qui serait compromis : lorsque l'homme désintéressé mourrait, vous ne pourriez plus tirer de vous celui qui pourrait le remplacer, car votre éner-

gie se serait épuisée non plus seulement dans quelques individus, mais dans la race.

Il viendrait donc un temps où il n'y aurait plus de maître. « C'est ce que nous voulons, disent les esclaves révoltés. Ni Dieu ni maître. » Frères, je vous ai montré que le maître est indispensable si nous tenons à persévérer dans la civilisation, si nous ne voulons pas retourner à la Bête. Je vous montre maintenant que la part du maître est nécessaire pour que le chef existe. C'est à vous de décider : songez que vous portez dans vos reins des maîtres futurs. Voulez-vous croître ou décroître ? Si vous voulez croître, cessez de demander la part du maître, afin qu'il y ait toujours un appât pour l'énergie de l'homme et que les hommes deviennent plus énergiques en rivalisant pour l'obtenir. Car la fortune est pour les hommes ce que sont la lumière et l'air pour les arbres dans la forêt ; et l'homme est comme l'arbre qui grandit pour avoir plus d'air et de lumière et qui a besoin ensuite de plus d'air et de lumière parce qu'il est plus grand.

XIII. — L'HOMME DIVIN.

Il est pourtant des hommes pour qui le désir de la part du maître n'est point le ressort de l'action. Ils agissent; ils dirigent; ils élèvent leur énergie et celle d'autrui ; ils augmentent la richesse de leur groupe, et ils dédaignent la plus-value qui leur revient. Ils donnent beaucoup et reçoivent peu. Et comme ils ne gardent point pour eux seuls le profit de leur action, ils ne craignent point qu'on le leur prenne.

C'est ainsi que, n'agissant ni par désir de posséder ni par crainte de perdre, ils échappent à la loi commune des hommes : ils sont comme les dieux qui se déterminent uniquement par eux-mêmes, et c'est pourquoi des peuples les nommaient « héros » ou « demi-dieux ».

Parce que nous sommes aujourd'hui plus loin de l'innocence que ces peuples, nous donnons moins volontiers à ces « Sur-humains » ces titres glorieux ; « Hommes de génie », disons-nous, quelquefois avec dépit; « Ambitieux »,

« Orgueilleux », « Hommes monstres », disent les envieux déçus qui sont parmi nous, car l'homme n'aime pas à reconnaître la supériorité chez autrui, et la supériorité du héros est telle qu'elle nous fait sentir trop vivement notre infériorité, ce qui nous donne du dépit et de la haine. Mais cela nous empêche de jouir des biens qu'il nous donne. Les anciens avaient tourné habilement la difficulté en nommant « divin » le héros ; on ne souffre pas de la supériorité d'un dieu, et ainsi ils ne se sentaient pas amoindris dans leur orgueil d'hommes en reconnaissant l'éclatante supériorité de l'homme-dieu.

Ils avaient plus raison que nous ; et nous avons beau répéter « ambitieux », « orgueilleux »..., nous savons bien au fond de nous-mêmes que cela ne suffit pas à *les* expliquer et qu'ils ne rentrent pas dans nos catégories normales.

Car il y a chez eux un véritable désintéressement, non pas qu'ils agissent sans égoïsme (ils agissent au contraire avec un plus grand égoïsme que le nôtre), mais parce qu'ils dédaignent le profit matériel de leur égoïsme. Je parle ici de *tous* les hommes de génie : que leur tâche soit d'organiser des empires, de trouver des directions

pour l'énergie de peuples entiers, de « créer des valeurs », selon l'expression de Nietzsche, d'exciter nos passions, de détruire les fléaux ; qu'il s'agisse d'un Alexandre, d'un Cromwell ou d'un Napoléon, d'un Richelieu, d'un Colbert ou d'un Bismarck, d'un Aristote ou d'un Auguste Comte, d'un Shakespeare ou d'un Gœthe, ou encore d'un Pasteur ; le résultat de leur action est toujours pour nous un profit matériel, un accroissement de vie, si l'on veut, c'est au fond la même chose.

Et c'est là ce qui nous déroute, nous qui ne travaillons pas pour la gloire : ce profit matériel, ce bénéfice de leur action, c'est à peine s'ils en jouissent eux-mêmes, tenant plus à l'accomplissement de leur tâche, à la réalisation de leurs conceptions, qu'aux jouissances des résultats. Ils vivent pour agir, pour travailler, tandis que nous, nous agissons, nous travaillons pour vivre ; ils jouissent de l'action ; nous jouissons de la vie, c'est-à-dire des résultats de l'action et du travail. C'est trop évident pour un Auguste Comte ou un Pasteur pour qu'il faille le démontrer. Ce l'est moins pour un Napoléon ou un Bismarck ; mais si l'on veut bien ne pas se laisser éblouir par le décor qui est indispensable

à ces hommes de pouvoir, ce décor que les démagogues disent être le but et qui n'est qu'un moyen, on verra qu'il en est de même pour eux. Car leur existence est essentiellement aussi simple que celle des premiers, et la part de richesses dont ils jouissent personnellement est souvent infiniment plus réduite que celle d'un bourgeois aisé. Ils prennent en outre ce qui est nécessaire à leur action, et le rêste, ils l'abandonnent à tous les hommes. Eux, ils sont au-dessus de leurs richesses : ils sont désintéressés, et c'est ce qui leur permet d'être de grands bienfaiteurs publics.

Mais ce désintéressement qui nuirait à l'énergie de tout ce qui est au-dessous d'eux, ils en préviennent instinctivement les conséquences démoralisantes ; ils en font un moyen d'exciter notre énergie. Car les richesses qu'ils nous abandonnent, ils ne les partagent pas également entre nous tous ; ils agissent comme la nature : ils les livrent à nos convoitises rivales. « Au plus fort », dit l'Empereur, et il distribue ses richesses aux plus braves de ses guerriers ; « Au plus habile utilisateur », dit également, et malgré lui, le chimiste démocrate Berthelot, laissant

dans le domaine public le bénéfice de ses découvertes et de ses inventions.

Ainsi ces hommes de génie sont-ils vraiment des dieux qui tiennent des couronnes au-dessus des hommes pour exciter leurs passions et leur faire accomplir de plus grandes actions. Jeu surhumain, terrible pour nous, qui ne sommes point des héros, et qui sommes bien vite abattus lorsque nous le tentons.

Pourquoi donc le héros peut-il agir ainsi ? Et quel est le ressort de son action, puisque ce n'est pas l'amour des richesses ?

« C'est qu'il a trop de richesses, dit le démagogue ; si grands que soient ses appétits, ils sont dépassés par ses richesses. » Argument troublant quand il s'agit d'un Richelieu ; mais quand il s'agit d'un Washington ou d'un Colbert, que dis-tu, démagogue ? Pourquoi cet homme créa-t-il tant de richesses, lui qui avait des appétits moindres que les tiens ?

« C'est que cet homme n'est qu'un mécanisme du système capitaliste », dit le démagogue. Cela ne résoud point le problème. Je demande pourquoi ce mécanisme humain est différent des autres mécanismes humains qui absorbent et

ne rendent rien, sinon pour se reproduire et s'assurer contre la maladie et la vieillesse.

« C'est l'amour du pouvoir et de la gloire », dit encore le démagogue. C'est cela même qui est le mystère et l'anomalie déconcertante. Nous autres, nous aimons le pouvoir pour la plus grande richesse qu'il nous permet d'acquérir. Je demande pourquoi le héros aime le pouvoir qui est pour lui un effort et une douleur, s'il n'en tire pas de satisfaction matérielle ?

Car si c'est un plaisir pour l'homme qui se fait servir par un autre homme, c'est une douleur pour celui qui est conducteur d'hommes ou de nation : il doit non pas jouir du pouvoir, mais l'exercer, c'est-à-dire faire constamment l'effort d'inventer des directions pour les autres.

Mais s'il jouit de cet exercice, il obéit donc à d'autres lois que les hommes, lui qui jouit de son effort, de sa fatigue ? Et va-t-il falloir que nous reconnaissions et admirions chez lui le désintéressement, cette vertu que nous considérons comme la plus grande parce qu'elle est celle qui nous profite le plus, et que nous, hommes faibles, nous ne pouvons réaliser ? Faudra-t-il que nous abaissions notre orgueil pour reconnaître la

supériorité de l'homme héroïque qui s'impose de souffrir pour que nous jouissions et qui agit sans la contrainte ni la crainte d'un autre homme ?

Consolez-vous dans votre orgueil, petits orgueilleux, les savants ont percé le mystère : le héros est un homme déséquilibré. Son héroïsme est une maladie, comme le vice qui contraint un être à agir sans souci et parfois sciemment à l'encontre de ses propres intérêts.

Il y a chez lui une difformité, une monstruosité physiologique : point d'équilibre entre ses instincts, et l'un d'eux est tellement hors de proportion qu'il peut tyranniser tous les autres et contraindre toutes les facultés de l'être à le servir. Là est le secret de la contrainte que s'impose le héros. Là est le secret de la force qui l'oblige à rechercher ce qui est la douleur pour toute sa sensibilité. Il porte en lui-même son propre fouet.

« Délivrance ! s'écrient les consommateurs de plaisir qui flânent sur la place publique. Nous voilà supérieurs à l'homme supérieur, car nous, nous sommes bien équilibrés. Nous voilà libérés de l'admiration qui nous humiliait, libérés, oui,

car nous ne pouvons admirer un malade : c'est contraire au vœu de la nature. Si le héros accroît notre vie, nous ne lui en devons ni reconnaissance ni admiration ; il n'a aucun mérite à être grand, car c'est un malade, un être difforme, un fou. »

Hommes bien équilibrés, vous êtes très rusés, car « vous voulez tout avoir et ne rien donner », mais vous avez décidément la vue très courte. Non, il n'a aucun mérite à être grand, pas plus que vous à être petits. Et chez nous autres hommes, nul n'a de « mérite » en quoi que ce soit. Car tout « mérite » nous vient de Dieu, ou de la nature, si vous voulez. Aussi bien, n'est-ce point là-dessus que nous juge l'espèce. Pas plus que vous ne jugez l'effort en soi, elle ne juge l'héroïsme en soi. C'est à leurs résultats qu'elle pèse les actions. Car la nature agit avec nous comme nous agissons avec nos machines : celles qui sont d'un bon rendement, nous les entourons de soins ; les autres, nous les jetons au rebut. Ainsi fait-elle des hommes bien équilibrés comme des déséquilibrés : ceux dont l'héroïsme est d'un rendement nul, elle les précipite dans les bas-fonds, et nous les appelons

fous et misérables ; les autres, elle les élève au-dessus de nous, et nous les appelons hommes de génie et héros. Car le héros est un fou dont la folie nous est profitable. Et nous suivons le vœu de l'espèce en l'acclamant, car nous l'encourageons dans sa bienfaisante folie et nous excitons à naître les folies semblables, et il est nécessaire qu'il s'en produise pour l'accomplissement des tâches dont le rendement est certain, mais lointain,et ne se manifeste parfois qu'après toute une existence d'homme.

Et songez à ceci, hommes : il y a de l'héroïsme en chacun de nous, car nous avons tous une difformité, un instinct disproportionné dont l'exercice est empêché par les autres instincts, qui, réunis, sont plus forts que notre instinct disproportionné, jusqu'au jour où, n'ayant plus besoin d'agir, ils lui cèdent la place, ce qui arrive seulement dans notre vieillesse. Songez que par nos petits héroïsmes peut s'opérer la troisième transformation de la contrainte ; imaginez que nos héroïsmes, nos maladies d'instincts, nos folies particulières se manifestent et soient développés pendant notre enfance et adaptes aux fonctions nécessaires à la civilisa-

tion : nous serions tous des fous les uns pour les autres, mais l'existence de la civilisation serait assurée et nous ne sentirions pas la contrainte.

Et peut-être est-ce la vision confuse de cet avenir qui agite les héros d'aujourd'hui, les grands conducteurs et (car il peut aussi y avoir des héros parmi eux) les grands démagogues ?

Ne ménagez donc pas vos applaudissements au héros. Élevez-le, car il vous élève. Demi-dieu ou déséquilibré, il est la plus forte et la plus haute expression individuelle de l'espèce ; car tandis que nous ne pouvons lutter pour notre espèce qu'excités par nos semblables, et que nous ne sentons notre énergie que par notre rivalité au sein même de notre espèce, le héros lutte, de son propre mouvement, pour l'élévation de l'Homme, ne répondant de son action que devant Dieu. Il est comme une forme humaine du génie même de l'espèce.

XIV. — A QUOI SERT LA PART DU MAITRE, OU L'ACCROISSEMENT DE LA CIVILISATION PAR LA CAPITALISATION.

« Tout est même flèche et tend au même but. » Et tout est merveilleusement enchaîné dans la nature, même dans cette sur-nature qu'est la société humaine, ici pour le plus grand bien de l'espèce.

« Incohérence, anarchie capitaliste », disent nos théocrates modernes, adorateurs de la Justice, pédagogues-démagogues, et tous ceux de la bande rationaliste, ces extraordinaires ambitieux qui ne voudraient être rien moins que les régulateurs de toutes les forces humaines. Car ils ont la vue trop faible pour découvrir toutes les flèches de nos actions et le but que nous assigne l'ordre même de la nature, et ne voyant pas cet ordre, croient qu'il n'existe pas.

« A quoi sert la part du maître ? » demandent-ils en levant les bras : « Elle ne sert qu'à

satisfaire les grossiers instincts du maître, à parer sa femme avec un luxe outrageant, et à perpétuer l'injustice et l'odieux privilège de sa domination par ses enfants. »

Mais songez d'abord à ceci, vous autres, hommes de la nature (car vous vous dites tels, et ne parlez que de voies et philosophies naturelles, et encore d'ordre naturel): l'ordre même d'aujourd'hui est un ordre naturel, car, quoi que nous fassions, nous sommes les choses de la nature. Et vous dites une très grande sottise lorsque vous faites proclamer par vos docteurs laïques que l'homme par la science asservit la nature à ses fins : l'homme n'est point au-dessus de la nature dont il est le produit, et c'est elle qui l'asservit à ses propres fins.

Et songez maintenant que, dans un ordre qu'elle a établi, il peut bien y avoir une raison qui échappe à votre raison. L'homme n'est pour la nature qu'un moyen (c'est ce que les croyants expriment en disant qu'il est sur terre pour servir Dieu) : cessez donc de répéter, avec votre vieillard de Kœnigsberg, qu'il est une *fin en soi*. Et puisque l'homme n'est qu'un moyen, son action peut-elle être une fin ? Allons-nous

croire que notre organisation naturelle, en créant la part du maître, n'a eu d'autre raison d'être que de « gorger le maître de richesses » ?

Allons-nous croire que le maître peut faire de lui-même une fin pour toutes les forces de la nature qui nous meuvent ?

Esclaves, mes frères, écoutez donc ce que je vous dis : le maître est un homme comme nous, et si nous sommes des moyens pour lui, il est un moyen pour quelque chose qui est au-dessus de lui, car nous sommes tous des *voies* et non pas des *buts*. Le maître est aussi une voie pour l'espèce.

Je vous ai montré que la part du maître est un appât pour l'énergie de l'homme et qu'elle sert à susciter des conducteurs ; je veux maintenant vous montrer ce qu'elle devient entre les mains du maître et comment elle fait de lui l'accumulateur de l'énergie et le moyen de l'accroissement des ressources de l'humanité.

Que fait le maître de sa part ? Il en prend une partie pour lui-même, pour sa vie personnelle de chaque jour, et si cette partie dépasse ce qui est largement nécessaire à l'entretien de sa vie, si elle lui donne du luxe, elle ne

peut néanmoins dépasser sa capacité de jouissance. Et comme sa part comporterait, à être consommée tout entière chaque jour, beaucoup plus de jouissances qu'il n'en peut supporter sans compromettre son équilibre, il se trouve obligé de la capitaliser, c'est-à-dire qu'au lieu d'en jouir en choses qui ne durent qu'un moment, en repas et en fêtes, il en jouit en choses qui peuvent durer autant et plus que lui-même, en meubles, en maisons et, s'il est généreux, en institutions de toutes sortes, écoles, hôpitaux, etc., auxquelles il donne son nom.

Mais ce qui est plus important encore, c'est que, ne pouvant épuiser totalement sa part par cette capitalisation encore personnelle, il se trouve obligé de constituer des réserves dont l'emploi est précisément ce qui fait de lui la meilleure voie de l'accroissement pour la civilisation. Voyez d'abord ce que sont ses réserves. Il a fait produire à ses travailleurs dix mille tonnes d'acier ; lui et ses travailleurs ont employé, en matières premières, et consommé, pour l'entretien de leur existence, les produits qu'ils ont échangés pour la valeur de sept mille tonnes ; les trois mille autres tonnes sont

maintenant dans les Entrepôts du Commerce, et lui, il en a reçu la valeur en argent : voilà ses réserves ; c'est l'économie d'énergie réalisée sur l'énergie qu'il a mise en œuvre. Il a ainsi des droits sur tous les produits qui sont dans les Entrepôts jusqu'à concurrence de la valeur de ses trois mille tonnes.

Que fait-il de ses réserves d'argent ? Il ne les enfouit pas, comme les radjahs de l'Inde, dans les caves de sa maison, car il sait bien que l'argent ne fait point de petits, que l'énergie immobilisée est improductive, et que c'est l'emploi de l'argent qui peut seul augmenter la richesse. Voici donc ce qu'il en fait :

S'il est jeune encore et s'il a encore à dépenser plus de forces qu'il ne lui en faut pour ses affaires, il en entreprend de nouvelles ; il va par exemple fonder une industrie dans un pays où les travailleurs sont nombreux, mais manquent d'emploi faute de conducteurs ou d'instruments de travail. Il apporte là ses réserves, qu'il va pouvoir employer à acheter des « moyens de production » et à donner des salaires aux travailleurs, pendant la période d'établissement. C'est ainsi qu'il peut mettre en valeur

les énergies humaines dans ce pays où avant lui elles demeuraient mal utilisées ou même inutilisées. C'est ainsi qu'il justifie alors le nom qu'on lui donne de « bienfaiteur du pays ». « Il me donne du travail ; il va augmenter ma vie », dit alors l'homme naturel avec son sens des réalités. Et c'est lui qui a raison contre le démagogue qui lui dit : « Il vient t'exploiter, vivre de ta chair et de ton sang. »

S'il n'a de forces que ce qu'il lui faut pour ses entreprises et s'il a encore le désir d'augmenter le produit de sa capitalisation, il confie ses réserves à d'autres, plus jeunes et plus hardis, qui pourront utiliser ainsi leur propre énergie et mettre en valeur soit une nouvelle invention, soit les ressources d'un pays encore inutilisé et les forces de ses habitants. C'est ainsi qu'il est la voie de l'accroissement et de l'extension de la civilisation.

Si enfin il est déjà entré dans le déclin de sa vie, s'il courbe déjà la tête pour écouter le chant du repos et de la paix, s'il craint de perdre, n'ayant plus de forces pour récupérer ensuite, il ne se soucie que de conserver ; il cherche le placement qui comporte le moins de

risques, et c'est alors qu'il confie ses réserves à l'État pour les entreprises qui servent à faciliter l'action de ceux qui vont le remplacer dans les tâches actives. C'est ainsi qu'il est le conservateur de la civilisation.

Il est donc, vu d'un peu haut, non pas celui qui se « gorge de richesses », mais celui qui administre les richesses qu'il a obligé les hommes à produire, et qui sans lui n'existeraient point. Il est le capitalisateur, l'accumulateur de l'énergie d'un groupe, et il est l'administrateur, le distributeur ou le conservateur de cette énergie par lui mise en réserve pour servir plus tard aux nouveaux hommes d'action qui sortiront du groupe. Réservant pour lui, il réserve pour d'autres, pour ceux qui viendront après lui. C'est grâce à lui que l'effort des races ne se gaspille point et que chaque génération peut employer son énergie avec les moyens d'action économisés par sa devancière et qu'elle peut les augmenter pour celle qui la suivra. C'est grâce à lui que s'accroissent les ressources de l'homme. Accumulateur de l'énergie, administrateur des ressources, c'est donc bien ainsi qu'il faut nommer le Capitaliste.

Il est le meilleur administrateur, celui qui est désigné par la nature. Car le signe certain de sa capacité, c'est qu'il a pu réunir des richesses, et la mesure de sa capacité, c'est la quantité de richesses qu'il a pu réunir. Il n'administre ainsi que parce qu'il est capable, et ne surveille que ce qu'il est capable de surveiller avec fruit. Son rang dans la hiérarchie des administrateurs naturels est exactement déterminé par sa propre force et ses propres capacités. De même qu'autrefois le domaine d'un seigneur féodal était limité par sa vaillance et sa vertu de commandement, de même aujourd'hui la fortune, la part d'administration du capitaliste est limitée par ses talents d'inventeur de travaux, d'utilisateur d'énergie et d'organisateur d'hommes.

C'est ainsi que le maître, administrant ce qui lui appartient, administre pour le mieux des intérêts d'un groupe ce qui servira à ce groupe. C'est ainsi qu'il est une *voie* pour l'espèce, la voie par laquelle l'énergie est économisée, sous la forme de la part du maître, pour l'accroissement de la civilisation.

XV. — LA RUINE PAR LA RÉPARTITION SOCIALISTE

« Justice dans la répartition ! crient-ils sur la place publique. Donne à chacun le « produit intégral » de son travail. Il faut que le prolétaire puisse enfin consommer ce qu'il produit, afin qu'il puisse se cultiver, développer librement toutes les puissances de son individu ! »

Et ils s'en vont en cortège, vers les statues de la Raison et de ses martyrs, avec des bannières où ils ont écrit : « Le peuple lui aussi a droit à la beauté. »

Il est vrai que le peuple est avide de beauté. Il aime les bons vins, les belles viandes saignantes, les belles femmes vêtues de belles étoffes et les beaux spectacles. Le peuple est l'homme dans sa vraie naïveté d'enfant de la nature. A travers toutes les décadences, le peuple éternel conserve le culte de la vraie beauté plastique : à Rome comme à Paris, c'est le spectacle du lutteur au col court, au front bas, qui suscite ses acclamations. Et c'est à l'exemple de

cet athlète qu'il entend développer les « puissances de son individu ».

Qu'arriverait-il donc si le peuple, véritablement souverain pour une fois, décrétait, par la voix du démagogue, que tous les produits du travail, toutes les « richesses sociales », doivent être également répartis entre les hommes ?

Méditez bien sur ceci, vous autres, esprits généreux, âmes pitoyables qui souffrez des misères du peuple, — et que votre amour et votre pitié se fortifient de votre méditation. — Voici ce qui arriverait avec la répartition socialiste.

Tous les hommes voudraient avoir les jouissances de luxe que seuls, aujourd'hui, ont quelques « privilégiés » ; et tous les hommes auraient la possibilité de satisfaire à ce désir de jouissances, car toute la plus-value du travail, la surproduction de chaque jour, la différence entre ce que nous produisons et ce que nous consommons, cela serait également réparti entre toutes les mains, et chacun pourrait employer sa part à sa guise. A sa guise : songez à cela. « Courte et bonne », dirait le peuple, « nous sommes sur terre pour être heureux. Vivons donc avec tous nos sens ». Et voici comment il

consommerait sa part de surproduction : en bons vins, en belles viandes saignantes, en belles femmes vêtues de belles étoffes et en beaux spectacles, — en choses qui ne durent pas. Car il voudrait vivre comme vit le « bourgeois » d'aujourd'hui, et il n'y aurait aucune raison pour qu'il ne vécût pas comme ce bourgeois.

C'est ainsi qu'arriverait la ruine de l'État. Ceci est encore de l'arithmétique. Dans notre monde capitaliste, sur cent mille personnes, il n'y en a guère que mille qui peuvent satisfaire plus ou moins à l'appétit de plaisir qui est dans l'homme, mille qui jouissent du luxe, des choses superflues qui ne durent pas, mais qui ne consomment guère ainsi que le dixième de la surproduction, parce que leur capacité de jouissance personnelle ne peut dépasser cette limite ; dans le régime socialiste, les cent mille, sauf peut-être une dizaine de fous et autant d'hommes vertueux, pourraient satisfaire à leur appétit de plaisir, mangeraient en repas et en fêtes les neuf dixièmes de la surproduction et ne réserveraient guère qu'un dixième en prévoyance de l'avenir. Ce serait bien en effet, comme l'annon-

cent les énergumènes de la démocratie, la fin du « régime capitaliste », car il n'y aurait plus de capitalisation possible, c'est-à-dire plus d'accumulation d'énergie, parce que la plus grande partie de l'énergie mise en œuvre, au lieu d'être capitalisée en constructions, en usines, en voies ferrées, en vaisseaux, en routes, en ports de mer, serait transformée en choses de consommation immédiate, de jouissance pour ceux qui la produiraient. Le reste serait peut-être épargné, mais ce serait une faible épargne, tout juste suffisante pour l'entretien du matériel ; et peut-être même le peuple ne ferait-il pas cette épargne, disant : « Pour notre vieillesse, nous aurons besoin de peu ; nous irons à la maison de retraite de l'État, car l'État nous doit la sécurité de nos vieux jours. »

C'est ainsi que viendrait inévitablement la ruine du groupe tout entier, car il ne resterait rien pour rembourser en rentes, aux générations précédentes, les avances qu'elles auraient faites au monde socialiste ; il ne resterait rien pour le renouvellement des moyens de production, rien pour les entreprises nouvelles qui ne paient qu'après de longues années d'efforts,

rien pour les avances à faire aux générations nouvelles qui auraient à payer la vie des vieillards dans les maisons de retraite.

Ce serait la faillite envers le passé et envers l'avenir, et la dissociation fatale de l'organisme social. Il surgirait nécessairement alors des hommes forts qui remettraient de l'ordre dans ce chaos; mais la répartition socialiste aurait accompli son œuvre de ruine, détruit non seulement l'organisation des énergies vives, mais les réserves des âges précédents, et tout serait à recommencer.


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 21061 9554